

## Civilisation et culture :

Une civilisation est un héritage de croyances, de coutumes et de connaissances, lentement acquises au cours des siècles, difficiles parfois à justifier par la logique, mais qui se justifient d'elles-mêmes, comme des chemins, s'ils conduisent quelque part, puisqu'elles, puisqu'elles ouvrent à l'homme son étendue intérieure.

La question du sens respectif des mots culture et civilisation s'est posée très tôt. Selon André Suarès, la culture est le fait de l'intelligence individuelle, tandis que la civilisation, ou privilège de civilité, est la culture incarnée à tout un peuple, passée dans les mœurs et dans la moelle de la vie.

L'étymologie est instructive ici. Le mot latin *civitas* signifie cité. Il y a civilisation là où l'on trouve les qualités caractéristiques des bonnes cités: un respect des autres membres de la cité allant jusqu'à l'amitié et un respect semblable pour les monuments, les objets usuels, les vêtements, les rites.

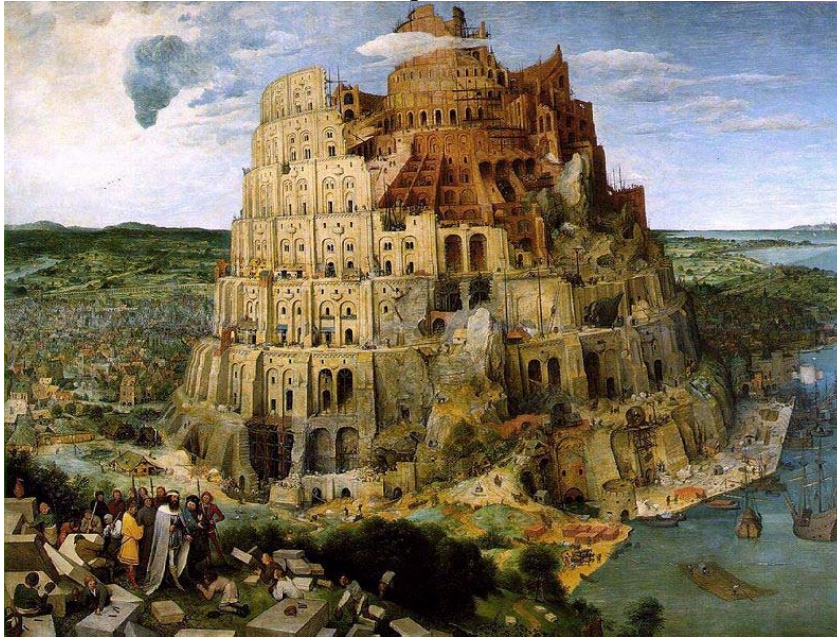
On s'exclut de *la* civilisation quand, comme le fit Staline, on extermine des paysans par millions au nom d'un idéal abstrait de propriété collective ou quand on envoie au four crématoire, comme le firent les nazis, des êtres humains appartenant à une race déterminée. On s'éloigne de la civilisation quand pratique l'excision sur le corps des femmes; on s'éloigne aussi là où l'on jette les objets usuels.

Culture → du mot latin *colere* (« habiter », « cultiver », ou « honorer ») :

« La **culture**, dans son sens le plus large, est considérée comme l'ensemble des traits distinctifs, spirituels et matériels, intellectuels et affectifs, qui caractérisent une société ou un groupe social. Elle englobe, outre les arts et les lettres, les modes de vie, les droits fondamentaux de l'être humain, les systèmes de valeurs, les traditions et les croyances. »

La **culture** se définit de cette manière et comme un ensemble de connaissances transmis par des systèmes de croyance, par le raisonnement ou l'expérimentation, qui la développent au sein du comportement humain en relation avec la nature et le monde environnant. Elle comprend ainsi tout ce qui est considéré comme *acquisition de l'espèce*, indépendamment de son héritage instinctif, considéré comme naturel et inné. Ce mot reçoit alors des définitions

différentes selon le contexte auquel on se réfère.



### Montaigne et Barbarie :

À l'origine, le terme *barbare* — emprunté en [1308](#) au [latin](#) *barbarus*, lui-même issu du [grec ancien](#) *βάρβαρος* (*bárbaros*) (« étranger ») — était un mot utilisé par les [anciens Grecs](#) pour désigner d'autres peuples n'appartenant pas à la [civilisation grecque](#), dont ils ne parvenaient pas à comprendre la langue. *Barbare* n'a à l'origine, aucune nuance péjorative ; il signifie simplement « non-grec » ou désigne plus largement toute personne dont les anciens Grecs ne comprenaient pas la langue.

L'adjectif et substantif « barbare », ainsi que la notion de barbarie lui étant attaché, dérive du latin « barbarus », lui-même venant du grec « barbaros », signifiant tous deux « étranger ». A l'origine, « barbaros » n'a aucune connotation péjorative et signifie simplement « non-grec », ou plus largement toute personne dont les Grecs ne comprennent pas la langue, quelqu'un s'exprimant par onomatopées : "Bar-bar-bar". Les Grecs antiques, se considérant eux-mêmes comme civilisés, percevaient les peuples Celtes, Germaniques, Slaves ou encore Asiatiques comme des barbares, pour cette raison linguistique, et aussi parce que ces sociétés ne vivaient pas selon le principe grec de la démocratie (peuple souverain) mais sous des régimes « tyranniques ».

Ainsi, ces différences politiques et linguistiques finirent par déformer le terme « barbaros », présentant une vision méprisante et haineuse des étrangers, vision transmise au monde latin. [Michel de Montaigne](#), qui vécut l'époque « barbare » des [guerres de religion](#) de la fin du [XVIe siècle](#), exprime fort bien ce sentiment, lorsqu'il écrit dans ses [Essais](#) : « Chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage. »

Comme Montaigne qu'il admire tant, et avec les moyens d'un occidental moderne, Gilles Bibeau a non seulement parcouru les principaux continents mais sa passion pour la diversité des civilisations l'a poussé à vivre pendant de longues périodes aussi bien en Inde qu'en Afrique centrale (au Mali, en Côte d'Ivoire et dans l'ex Zaïre, dont la culture forme le sujet de sa thèse de doctorat), et en Amérique du Sud. À l'heure actuelle, il séjourne encore trois mois par année dans le pays de Ghandi.